Du foot en terres amérindiennes. Notes sur les cas a'uwẽ et tikmũ'ũn du Brésil

Eduardo Pires Rosse

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/12671>
DOI : 10.4000/jsa.12671
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2013
Pagination : 173-182
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Eduardo Pires Rosse, « Du foot en terres amérindiennes. Notes sur les cas a'uwẽ et tikmũ'ũn du Brésil », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 99-1 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2016, consulté le 06 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/12671> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.12671>

NOTES DE RECHERCHE

DU FOOT EN TERRES AMÉRINDIENNES. NOTES SUR LES CAS A'UWĒ ET TIKMŨ'ŨN DU BRÉSIL

Eduardo PIRES ROSSE *

Dans les cercles ethnologiques, la mention du football déclenche un commentaire récurrent : « Intéressant... Là où je travaille, les Indiens adorent le foot ! [...] D'ailleurs, ce phénomène est également vrai dans le territoire indigène du Uaçá, dans le Xingu, dans les cas des Karajá, Kayapó, Parakanã, Tapirapé, Waiãpi, Wayana-Aparai, Wai-wai, Xerente, Yanomami... ». (Vianna 2008, p. 26 ; traduction de l'auteur)

Entre fiche de lecture et ébauche ethnographique, cette note de recherche vise à mettre en regard deux pratiques footballistiques amazoniennes : celle décrite par Vianna chez les Shavante et celle que nous avons pu observer sur le terrain, chez les Mashakali. Sa brièveté s'explique parce qu'elle a pour but unique de signaler le potentiel heuristique d'études portant sur ce sport qui, à partir d'un modèle non indigène patent, débouche sur une série de reformulations locales menant à des résultats originaux. Les cas parallèles shavante/a'uwĕ et mashakali/tikmũ'ũn révèlent, en outre, d'intéressantes similitudes de fond, en dépit de l'absence de points de contact directs. Partant de la fréquence des matchs dans différents groupes indigènes d'Amérique du Sud et du plaisir qui leur est associé, mes motivations tiennent à l'observation d'un cas particulier dans un tableau aussi vaste que sous-exploré.

Cette sous-exploration a probablement plusieurs raisons. Outre leur nouveauté liée à la modernisation longtemps escamotée par la littérature

* EREA/LESC, Université Paris Ouest Nanterre-La Défense, MAE, 21, allée de l'Université 92023 Nanterre cedex [rexnfoid@yahoo.com.br].

Journal de la Société des Américanistes, 2013, 99-1, pp. 173-182. © Société des Américanistes.

ethnologique, qui y voyait surtout de la négativité, les études liées au football sont encore victimes du manque d'outils analytiques propre aux thèmes fraîchement empruntés à d'autres disciplines ou sphères de communication. Dans le champ des études sur l'interculturalité, le football – caractérisé par la mise en scène d'interactions marquées par l'esprit de compétition – se présente pourtant comme un objet d'études particulièrement attractif, traversé qu'il est par des dynamiques de groupe et des logiques collectives (parfois trans-sociétales). Voilà du moins ce que la présente esquisse s'efforcera de montrer.

CHEZ LES SHAVANTE/A'UWĒ

Malgré l'intérêt généralisé des Amérindiens pour le football, c'est là un sujet largement périphérique dans les travaux ethnologiques. *Boleiros do cerrado: índios xavantes e o futebol*, ouvrage publié en 2008, serait une première ethnographie dédiée à la pratique de ce sport par un groupe amazonien¹. Fernando Vianna nous initie à la pratique masculine du football dans le village shavante/a'uwĕ d'Abelhinha (Sangradouro, Mato Grosso, Brésil), à la fin des années 1990.

Il observe et participe aussi à une pratique quotidienne et passionnée, se déroulant dans différents cadres : au sein du village, contre d'autres villages shavante ou des équipes non indiennes, mais toujours dans le périmètre du territoire indigène, ou encore lors de championnats amateurs des villes voisines, premier niveau du circuit national standard.

Dans le village, le terrain de foot est placé au beau milieu du cercle ou du demi-cercle de maisons caractéristique de l'urbanisme jê. Ce sport, dont l'apprentissage par les villageois remonte aux années 1940-1950 et au début du contact permanent avec des non-Indiens (*waradzu*), se pratique au cœur géographique de la communauté, l'espace privilégié des cérémonies et des discussions politiques. Au-delà de son emplacement spatial central, le football fait en effet l'objet d'une série d'autres réappropriations suivant des modalités culturelles pré-existantes. Celles-ci vont de la division des équipes selon des logiques partitives binaires chères au système de classes d'âge ou à la géographie du village, à l'association permanente entre foot et « course de troncs » (*corrida de toras*)² en passant par le discours moral exigeant des joueurs une assiduité aux rituels ou le simple respect de la « coupe de cheveux shavante ». S'effectue donc un travail à la fois pratique et symbolique de relecture d'une activité dont l'image reste pourtant en permanence liée à celle des non-Indiens. Le football sert ainsi de vecteur à un mouvement complexe et d'une apparente ambiguïté : le côté « glamour » et l'idée d'une possible professionnalisation de joueurs locaux ou, encore, le projet d'implantation d'un club local et la construction d'un stade sur place font, chacun, l'objet d'un désir qui, pourtant, est volontairement escamoté et relégué au rang des « quasi-concrétisations ».

S'esquisse dès lors un véritable « ethos footballistique shavante ». Le goût de la compétition et de la victoire est contrebalancé par une réaction sereine et presque indifférente après la fin d'une partie, de la part des joueurs comme des supporteurs. « Après les matchs – aussi bien quotidiens que dans le cas des championnats –, le [comportement le] plus fréquent est le silence, la dispersion de cette collectivité provisoire appelée “équipe” ou des conversations à propos d'autres thèmes [...] » (Vianna 2008, p. 180).

Ici, seules les situations de jeu que l'on pourrait qualifier « d'authentiques » sont valorisées et les séances d'entraînement doivent ressembler autant que possible à de véritables matchs. Les joueurs manifestent clairement leur insatisfaction lorsqu'un étranger non averti (fût-il entraîneur de haut niveau en plus d'ethnologue) s'avise d'intervenir sur le cours du jeu à des fins purement didactiques. Les joueurs se sentent frustrés si on inverse arbitrairement la possession du ballon pour expliquer quelque subtilité technique et, comme l'apprit Vianna à ses dépens, il est mal vu de faire tirer un corner ou un coup franc à titre d'exercice alors qu'aucune faute n'a été commise ou que la balle n'a pas été sortie de l'aire de jeu.

La mise en œuvre de paris sur le résultat des matchs, même les plus banaux, contribue également à mettre en relief la valeur simple de la confrontation et de la véracité attribuée à l'action. Le pari constitue une pratique spontanée, mais fréquente, souvent entre deux individus et à titre personnel, qui engage de petites sommes d'argent, des paquets de tabac à rouler, ou d'autres articles d'usage quotidien. Malgré la portée directe limitée que peuvent présenter les paris, ils réaffirment le goût du défi dans la mesure où ils ajoutent du jeu au jeu. Un parieur peut ainsi miser contre son équipe de prédilection pour le seul plaisir du défi.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, la quête de confrontation et de victoire donne lieu à une civilité remarquable. La sérénité face à l'adversaire et au résultat est de mise. Le football pratiqué comptabilise très peu de fautes en général et quasiment pas de fautes volontaires. Les situations susceptibles de provoquer des frictions sont, en outre, gérées par accord entre joueurs eux-mêmes, l'arbitre devenant un simple observateur de la diplomatie entre les équipes et leurs membres.

Enfin, cette pratique footballistique s'ouvre en un large éventail d'implications, avec l'organisation de championnats, la composition d'équipes, la création d'espaces sociologiques où se déroule l'action, la transmission de connaissances sportives, la relation entre jeunes et anciens, l'association avec la « course de trons » et, finalement, le processus historique d'une quête indigène de relations et positions à l'intérieur de la société brésilienne, dont le football serait à la fois indice et canal d'une possible réalisation.

À l'intérêt intrinsèque du sujet et à la valeur pionnière du travail de Fernando Vianna s'ajoute la sensibilité du regard d'un ethnographe du football qui a été

lui-même footballeur professionnel pendant cinq ans. Ce passé a d'ailleurs joué un rôle important pour son insertion sur le terrain : en échange de l'accueil reçu, l'auteur a été considéré par les sportifs locaux comme un entraîneur capable de leur enseigner les astuces du « football blanc ». L'écart entre le travail de terrain réalisé, relativement court, et le rendement offert par le thème serait le signe du potentiel de la thématique.

Malheureusement, il manque à cette étude une description, même anecdotique, de l'action du jeu elle-même, de scènes où on verrait le ballon et les joueurs en mouvement. Cela est dû, en partie, comme l'auteur le sous-entend, au fait que les gestes ou la technique footballistique shavante ne présentent pas de différence remarquable par rapport aux modèles non indiens. Malgré cette justification, tout à fait recevable, la description de quelques instants d'un match ou jeu informel aurait pourtant été bienvenue, ne serait-ce que pour le plaisir du récit. En effet, l'expérience physique du mouvement constitue une matrice centrale de l'objet d'étude qu'est le football. La prendre en considération aurait pu mettre en valeur un langage sensible, ou non verbal, qui aurait sans doute enrichi le travail d'analyse.

Étant, comme Vianna, tout à la fois amazoniste et « apprenti-ethnographe » (*ibid.*, p. 17), je ne peux m'empêcher de remarquer de vives congruences entre le foot tel qu'il a été observé chez les Shavante et ce que j'ai pu voir d'analogue chez les Mashakali/Tikmũ'ũn. Ces similitudes sont d'autant plus intéressantes qu'elles passent, pour certaines, par des voies initiales nettement décalées. Il est clair que les points communs entre ces deux footballs mettent en évidence le potentiel d'un champ de recherche inexploré ou largement sous-exploré, celui du football en terres amérindiennes.

CHEZ LES MASHAKALI/TIKMŨ'ŨN

Si toute ethnologie est, quelque part, comparative et transculturelle, l'étude d'une société indigène par le prisme du football, ou de toute autre activité provenant franchement du monde moderne, rend cette interculturalité explicite. L'analyse en est certes facilitée mais, par contrecoup, l'image omniprésente en arrière-plan de l'univers du football professionnel fournit, tant aux Mashakali qu'à leur ethnologue, un modèle implicite difficilement contournable, qui incite à interpréter leurs pratiques à l'aune de nos propres catégories plutôt qu'à partir de références amérindiennes, comme on serait en droit de l'attendre. Le lecteur voudra donc bien m'excuser de recourir plus souvent que de raison à des formulations négatives telles : « ils ne font pas de [...] ; il n'y a pas de [...], etc. ».

Les Mashakali, dénomination consacrée par la littérature anthropologique, ou Tikmũ'ũn, terme auto-ethnonyme, sont des groupes de langue macro-gê (famille maxakali), totalisant approximativement 1 500 individus partagés

aujourd'hui en quatre territoires indigènes et des dizaines de villages, au nord-est de l'État de Minas Gerais, Brésil (Figure 1). L'origine de l'activité coloniale dans cette région date du début du XIX^e siècle et, pour la micro-région où les Mashakali se trouvent aujourd'hui, des premières décennies du XX^e siècle. Depuis lors, le paysage, marqué autrefois par la forêt atlantique, a laissé place à un espace très homogène composé, dans sa quasi-totalité, de champs de pâturage bovin.

FIG. 1 – Région historiquement occupée par des groupes de langue mashakali et territoires indigènes actuels.

Le contact avec les non-Indiens remonte à plusieurs décennies. Les Mashakali sont cependant fréquemment décrits, à tort ou à raison, comme dotés d'une rare capacité à se différencier de l'entourage non indien, à perpétuer un monde symbolique en continuité avec des périodes précoloniales, malgré le changement radical provoqué par la présence brésilienne. Le foot, qui n'a évidemment rien de précolonial³, montre, à sa manière, une divergence radicale par rapport aux pratiques non indiennes régionales ou encore nationales et internationales, vues à

la télévision, et qui composent pourtant l'horizon immédiat de référence pour le football mashakali.

Le terme employé pour désigner ce sport est *mot mō yōn* – « ballon aller jouer » – ou, plus simplement, « foot ». À partir du milieu de l'après-midi, sur le terrain extérieur au village, se déroule le mouvement de mise en marche des quelques heures quotidiennes de pratique de football. Comme pour d'autres activités collectives, la mobilisation d'un ensemble de joueurs se produit petit à petit et par un mouvement qui est, par nature, acéphale et plein d'inertie : le premier groupe atteignant le terrain attend longuement jusqu'à la constitution d'un effectif minimal. Les derniers arrivants, en contrepartie, ne pourront qu'assister au(x) match(s) des équipes déjà complètes. Ce même mouvement, lorsqu'il tourne trop au ralenti, risque d'avorter.

Le village Vila Nova, qui nous sert ici de modèle, comptait, en 2008-2009, quatre équipes officielles de football : celle de Doutor Silva, celle de Zé Coelho, celle de Zé Nogueira et celle de Vitorino. Les équipes sont ainsi identifiées par le nom de leurs « propriétaires ». Ces derniers ne sont pas nécessairement des joueurs, mais ils sont les principaux responsables des paris contre les équipes adverses, sujet sur lequel on reviendra plus loin. Chaque propriétaire est également invariablement celui qui procure, qui garde et gère les maillots et les ballons utilisés par ses joueurs.

L'âge des footballeurs est concentré sur une tranche générationnelle spécifique. Pour la plupart, ce sont des jeunes hommes autour de la vingtaine, mariés ou en âge de l'être, ainsi que, mais en moindre quantité, quelques adolescents et adultes plus mûrs.

Les équipes ont une légère propension à regrouper certains familiers – frères réels et classificatoires – ou encore des voisins directs ou amis proches, mais ces tendances restent approximatives et informelles. Au contraire des matchs extraordinaires, où la composition pré-établie des équipes tend à être respectée, le jeu quotidien montre une certaine souplesse en ce qui concerne la migration momentanée d'une partie des contingents, ce qui ne change pas nécessairement l'identification d'une équipe à son propriétaire.

Le public des matchs de tous les jours est modeste : il est notamment composé de joueurs en attente, de quelques passants âgés qui s'arrêtent le temps d'un match ou, encore, d'adolescents qui espèrent une occasion de pouvoir participer. Dans des situations exceptionnelles, telle la confrontation avec l'équipe d'un autre village en visite, ce public s'amplifie et se transforme complètement : il comprend alors des supporters de tous âges et genres, avec une présence féminine particulièrement attentive.

Un propriétaire d'équipe peut être un joueur, mais il ne peut pas réellement être associé à la fonction d'entraîneur, la notion même d'entraînement n'existant pas. Par ailleurs, on constate un contraste frappant entre la fréquence quotidienne du jeu sur le terrain et l'absence de ballons dans l'espace du village ou

en dehors du contexte formel des matchs. À l'intérieur des maisons, les ballons « somnolent », discrètement rangés au milieu d'autres objets laissés en retrait... Les jeunes sont pratiquement les seuls à jouer au ballon, les enfants n'ayant pas de contact avec ces objets. Les garçons qui se rendent, de temps à autre, sur les bords du terrain pour regarder le jeu, ne touchent que des balles résiduelles, celles qui sont sorties et qu'aucun joueur n'est allé chercher. Les adolescents qui commencent vraiment à participer aux matchs n'y sont acceptés qu'en cas de manque d'effectif. Comme je l'ai souligné, le foot n'est pratiqué que sur le terrain, et encore uniquement sous la forme de match.

De même que le ballon n'est jamais considéré comme un simple jouet, l'idée de répétition, de simulation, d'une pratique fictive qui anticiperait ou préparerait la pratique vraie n'existe pas. La seule exception concerne les quelques minutes de tirs au but libres réalisés en attendant l'arrivée d'un nombre suffisant de joueurs pour commencer les parties. Hormis cette exception, le format footballistique exclusif est le jeu effectif. Celui-ci est très spécifique : il s'agit d'un match entre deux équipes, en général en deux mi-temps de 45 minutes chacune, en présence d'un arbitre. Les joueurs sont en uniforme et portent de préférence des chaussures à crampons.

Comme dans le cas shavante, le pari est une pratique fréquente qui entoure l'activité footballistique. Les matchs, même les plus ordinaires, sont régulièrement l'objet de paris entre les propriétaires des équipes, qui misent un peu d'argent ou des biens plus modestes sur la victoire de leur camp. Quand un match avec une équipe d'un autre village a lieu, les paris montent sensiblement – une somme importante d'argent, des appareils électroniques valorisés tels qu'une télévision ou un lecteur DVD... Les risques, dans ces paris, sont d'autant plus importants que les villageois sont loin d'avoir une aisance financière ou un accès facile à de tels biens de consommation. Ceux qui parient ne montrent pourtant pas le moindre signe d'inquiétude, s'engageant assez fréquemment à payer des sommes qu'ils ne possèdent pas, et qu'ils devront, en cas de défaite, collecter ici et là par le biais de la solidarité familiale. Les paris montreraient, ici encore, la valorisation du caractère « vrai » du jeu, en plus de suggérer un goût de la confrontation.

Il est alors d'autant plus frappant de constater l'absence du moindre signe d'intimidation ou d'agressivité non sportive pendant et après les matchs, de la part des joueurs comme de celle du public. L'euphorie traduite par les paris et les vifs commentaires qui précèdent un match exceptionnel sont à l'extrême antipode de la réserve qui suit immédiatement sa fin. L'observateur extérieur pourrait avoir la nette impression qu'a eu lieu une partie sans intérêt ou que celle-ci est déjà très éloignée dans le temps, presque effacée de la mémoire collective quelques instants seulement après sa conclusion.

Si la notion d'entraîneur est absente, il en est de même pour celle de capitaine ou encore du placement des joueurs en positions prédéterminées et fixes. Mis à part le gardien, le positionnement sur le terrain est libre et chacun reste là où cela lui convient, ce qui peut changer sensiblement d'un moment à l'autre et qui crée

une zone de jeu virtuellement libre pour chaque joueur. Le marquage évolue beaucoup plus en fonction du ballon que des adversaires. L'idée de séquences de jeu anticipées ne présente pas d'intérêt dans ce cadre.

Stylistiquement, il s'agit d'un football beaucoup plus « explosif » que tactique. Les Mashakali jouent ainsi essentiellement par des frappes, avec l'intérieur du pied, ou encore par des tirs pointus seulement vers l'avant. Ils ne font jamais de passes avec le côté du pied ou de frappes techniques, par exemple avec l'extérieur du pied. Un tel jeu laisse très peu d'espace à la possession individuelle prolongée du ballon. Les passes et les dribbles sont alors remplacés, d'une façon prédominante, par des frappes. Le ballon fait figure de projectile et n'a pas vocation à rester bloqué ou à rouler lentement. Au contraire, on assiste à un jeu dont le temps de réponse ou le réflexe des gestes est d'une vitesse amplifiée à l'extrême. En réalité, cette frénésie du mouvement ne semble pas exclusive du foot et, en se restreignant à la seule sphère des jeux, elle se retrouve aussi bien dans le domino ou le billard tel que pratiqué par des Mashakali. Le jeu de domino, dont il manque toujours quelques-unes des 28 pièces, doit être joué vite, à défaut de quoi le joueur suivant prend le tour sans hésiter. Le très court intervalle de temps entre l'alternance des différents joueurs ne laisse évidemment que très peu de place à la comptabilité froide, comme si celle-ci était fondue par la chaleur ou la vitesse de l'action. Au billard, il est possible de jouer avant même que la frappe précédente soit complètement arrêtée. De plus, les parties sont toujours pariées et on joue préférentiellement par des coups énergiques, avec beaucoup de force, dans un style franc. Les Mashakali ne jouent jamais de manière prudente, en amenant les boules progressivement vers le trou, ou en cachant les boules de l'adversaire derrière celles qu'il ne devrait pas toucher. Au football, le mouvement idéal du ballon suit une trajectoire la plus rectiligne possible et toujours vers l'avant, ce qui réduit considérablement la distinction entre attaque et défense. Les joueurs ne dominent pas le ballon pour ensuite mettre en route une avancée progressive d'attaque. Au contraire, ils le frappent directement vers l'avant et avec un minimum de contact possible. Ce mouvement laisse entrevoir le goût d'une offensive directe. Quand un ballon sort en touche, ils préfèrent généralement le remettre en jeu vers l'avant, de manière risquée, plutôt que vers l'arrière ou à une hauteur identique, même si cela est plus sûr. Pour les passes : les joueurs préfèrent passer le ballon de façon improbable en direction du but adverse plutôt que maintenir sa possession en défense. Le jeu aérien est largement privilégié par rapport à celui au ras du sol ou en passes courtes. Cet aspect des choses a une explication pratique : les terrains de football présentent souvent de forts dénivelés avec des trous, des bosses et des portions hétérogènes de couverture végétale. Sur de telles surfaces, les passes roulées sont facilement détournées de leurs intentions initiales, la balle étant déviée par les inégalités du terrain. L'inconvénient du jeu aérien que l'on interprète comme on l'a fait est que celui-ci présente, lui aussi, un taux élevé d'incertitude, lié à la force des frappes et aux temps réduits de préparation de ces

dernières, le ballon passant souvent d'une direction à son extrême opposé par un seul contact de pied. Le goût du ballon aérien va donc de pair avec le plaisir d'un jeu dynamique, certes peu contrôlé et guère prudent et beaucoup plus agressif.

Le rythme du jeu fait écho aux trajectoires de la balle : il est accéléré. Multiplié par le temps prolongé consacré quotidiennement à l'activité, il suggère un plaisir du mouvement ou de l'activité physique en soi. Nonobstant ce rythme, le jeu comporte très peu de fautes. Ces dernières résultent plus de l'inadvertance ou ne sont que la conséquence accidentelle d'un jeu physiquement très tonique, jamais de stratégies volontaires : il n'existe tout simplement pas de fautes dites « tactiques ».

D'une façon générale, les différentes équipes présentent des niveaux de qualité homogène. Les résultats des matchs sont donc relativement imprévisibles et, à moyen terme, tendent à s'égaliser. Ainsi, bien que de bons joueurs soient reconnus, l'idée d'un « meilleur joueur » ou d'une « meilleure équipe » ne paraît pas très pertinente. Cette homogénéité technique est encore accentuée par une forme de confrontation toujours immédiate : il n'existe pas de championnat, ni de compétition avec des matchs aller et retour. Le caractère direct du jeu est donc aussi une affaire d'organisation des compétitions.

Tous ces éléments révèlent par contraste un manque d'intérêt complet pour le jeu stratégique ou spéculatif. Jouer avec, pour objectif, de ralentir ou saboter l'adversaire, ou de façon à maintenir un score favorable, commettre des fautes tactiques, préparer des coups anticipés (combinaisons), tracer des aires de jeu et attribuer des fonctions spécifiques à chaque coéquipier, sont autant de choix délibérément rejetés par les footballeurs mashakali/tikmũ'ũn. Leur intérêt semble moins concentré sur un résultat favorable à tout prix que sur un jeu avec affrontement direct et, le plus immédiatement possible, agressif.

Si l'on peut penser qu'il s'agit là de choix « délibérés », c'est que les joueurs indigènes connaissent par ailleurs assez bien le langage footballistique courant. Preuve en est leur capacité d'adaptation lors de changements de contexte social. Quand il arrive à des jeunes tikmũ'ũn d'intégrer, pendant des séjours en ville, des équipes citadines, ils adhèrent au style de jeu urbain, au point de n'être pas particulièrement remarqués comme étrangers.

Au-delà de la conscience des choix propres à leur foot, le jeu pratiqué révèle la nature éminemment collective des acteurs. Le style particulier du jeu tikmũ'ũn ne saurait être façonné selon une orientation donnée par un individu ou un groupe. Il dénote au contraire un comportement de masse.

Contrairement aux Shavante, les Mashakali ne semblent pas entretenir un quelconque désir de professionnalisation sportive⁴. Les mêmes ne paraissent pas, non plus, exprimer de sentiments d'affinité sportive pour tel ou tel club professionnel. Si les maillots ou les chaussettes de foot sont autant valorisés, en tant qu'uniformes des équipes ou simples vêtements personnels, c'est qu'au-delà des considérations tout simplement esthétiques⁵, ils représentent une référence générique à l'image d'un football officiel.

Le terrain de foot mashakali est, le plus souvent, placé à l'écart de l'espace du village, sa position géographique ne jouant pas un rôle prononcé dans un système de signes patent.

La formalisation de la pratique, l'organisation et la participation à des tournois auxquelles se prêtent les Shavante montrent ainsi des écarts par rapport à la pratique tikmũ'ũn.

CONCLUSION

Les différences, plus ou moins sensibles, entre les footballs shavante et mashakali, qui se sont développés dans des situations historiques parallèles, ne sauraient éclipser des proximités de fond. Si le foot constitue une projection vers un monde non indien, il s'agit d'une projection stylisée, un devenir blanc modifié par une série d'élaborations qui, sans changer les règles formelles du jeu, lui donnent une dynamique particulière. Ainsi, la civilité entre équipes adverses qui refusent les fautes stratégiques, la dilution de l'euphorie à l'issue immédiate des matchs (la quête de victoire est valorisée seulement en tant qu'avenir, jamais en tant que passé) constituent certains des éléments caractéristiques d'un football dont les valeurs sont, visiblement, différentes de celle de son modèle de départ. *

* Manuscrit reçu en octobre 2012, accepté pour publication en février 2013.

NOTES

Je tiens à remercier Philippe Erikson pour l'idée d'une présentation comparative entre l'ouvrage de Vianna et une description du football mashakali. Je remercie aussi mes collègues du centre EREA qui m'ont écouté et fait de précieuses remarques lors de la présentation d'une partie de ce texte, ainsi qu'Yves Petiteau auquel je dois une relecture attentive du manuscrit final.

1. Pour un survol bibliographique autour du football dans la littérature ethnologique et amazoniste, voir Vianna 2008, p. 28 et sq.

2. Pratique sportive/rituelle chère à plusieurs groupes de langue macro-jê, parmi lesquels les Shavante. Elle serait comparable à un relais de l'athlétisme olympique, ayant en revanche pour témoin un tronc de plusieurs dizaines de kilos sur un parcours de plusieurs kilomètres.

3. En l'absence d'hévéas (et donc de balles en caoutchouc) dans la région, il n'est même pas possible de formuler l'hypothèse d'un jeu ancien comparable, comme le « foot de tête » pratiqué par des groupes comme les Paresi, Mamaidê ou Enawenê-Nawê.

4. En réalité, l'idée même d'une professionnalisation, y compris pour ceux qui occupent aujourd'hui des postes dans les écoles ou les équipes de santé indigènes, reste très improbable.

5. Par exemple, le tee-shirt de l'équipe du Flamengo, globalement très apprécié, l'est plus par sa composition en traits rouges et noirs, couleurs et composition culturellement valorisées, que par l'assimilation au club lui-même.

RÉFÉRENCE CITÉE

VIANNA Fernando Luiz Brito

2008 *Boleiros do cerrado : índios xavantes e o futebol*, Annablume, São Paulo.